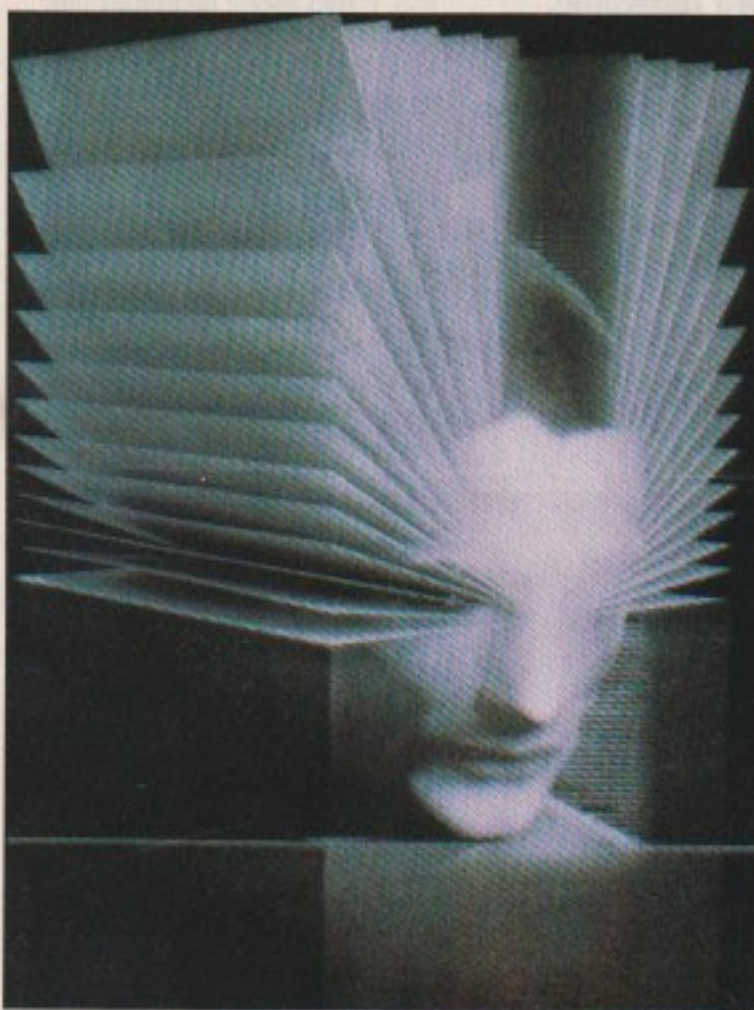


Le grand Barnum œdipien

HUMEUR – Les auto-fictionneurs s'avancent toute souffrance exhibée pour revendiquer un statut de victime universelle. Leurs plaintes touchent parfois mais agacent plus encore.

PAR CLAUDE ARNAUD



Papa s'est suicidé, la tête dans le four. Maman a abandonné dès la naissance son aîné. Papa est revenu violer sa petite chérie, comme chaque samedi. Maman persécute la petite dernière, trop grosse ou trop jolie... Un temps remis au grenier, l'épouvantail du vieil (Edipe hante jusqu'au vertige l'autofiction, ce genre désormais proliférant où Christine Angot et Lorette Nobécourt se sont déjà illustrées – le premier à s'imposer depuis le déclin du nouveau roman.

Au départ, il y a une blessure familiale. Impatient de passer aux aveux, l'« autofictionneur » met en cause famille, amis, etc., en général sous leur vrai nom, avec tous les risques – ou les espoirs – d'un procès. Pour mieux toucher, il exagère. Victime de tous les abus, en guerre ou-

verte avec le monde, il réinvente la littérature à l'estomac. Bientôt, il demande à la planète entière de reconnaître son statut de victime, avec indemnités morales naturellement.

L'autobiographe, cet ancêtre lointain, s'engageait à ne dire que la vérité – sans en fournir la preuve, évidemment. De saint Augustin à Michel Leiris, il confessait ses vices en y reprenant perversement plaisir, comme le note Philippe Lejeune dans « *Le pacte autobiographique* ». L'autofictionneur revendique, lui, le droit d'outrer la vérité et, au besoin, simule, comme au catch...

Un doute surgit, dès lors. S'agirait-il de fausses victimes cherchant à tout prix à doper leur égocentrisme littéraire ? A l'ère des générations copines, ces râles d'éternels dolents le feraient penser. Comme s'il fallait, dans un territoire familial désormais pacifié, réinvestir tous les drames dont vivait le roman familial. Avec ce besoin si français de se faire le centre révolté de tout, qui augmente avec l'infantilisation.

La personne du narrateur, unique objet de sa fiction, ne suffisant pas toujours à justifier les pires cataclysmes, son corps endolori prend le relais. Son père suicidé continue inlassablement de mourir en lui ; il fait l'inventaire de ses organes abîmés dès l'expulsion. La vérité d'un monde cruel mais vide, qu'une injonction mystique l'oblige à dire tout entière, ne peut que se situer en lui. Du fœtus acide au squelette, il est le corps du délit, l'alpha et l'oméga du martyr. Ainsi finissent dans nos mains, gluants de plaintes, les témoignages de l'amour inabouti de soi.

Les autofictionneurs ne se contentent pas d'être le vase sacré de toutes les souffrances. Décidés à prendre sur eux tout ce que l'ordre social refoule – la « part maudite » chère à Georges Bataille –, ils s'obligent à porter la transgression à son comble. Un inévitable *come-out*, dont Christine Angot donna l'an dernier l'amusant schéma – « *J'ai été homosexuelle pendant trois mois* » –, sert ainsi de clou à ces récits. Une expérience si douloureuse qu'on prierait pour que cessent ces audaces en chambre, qui feraient rougir Sade si un astronef temporel lui permettait de survoler ces Stakhanov du sexe.

Nombre de ces auteurs, notons-le, aiment à se confronter aux célébrités qu'ils croisent. Pour leur dire leurs quatre vérités et pour se mettre à leur niveau. Reprocheraient-ils à leurs géniteurs de les avoir créés obscurs, sans droit d'accès permanent aux médias ? Les thèmes qu'ils rebattent – viol, inceste, pédophilie, collaboration – venant en droite ligne des *reality-shows* TV, la question se pose. Comme s'il s'agissait d'attirer l'attention d'une caméra elle aussi habituée à traquer le mal au sein de la famille, son « cœur de cible ». Et si la vraie souffrance des autofictionneurs étalt plus simplement l'anonymat ?

Des sons âpres sortent parfois de ce concert. On céderait, si un torrent de gémissements ne finissait par empêcher toute compassion. Nés de l'union forcée entre Marguerite Duras et Thomas Bernhard – seul vrai viol constaté –, ces imprécateurs en boucle ont le don d'agacer. Leurs suites verbales – mi-*Variations Goldberg* mi-rap scratché – tournent à l'effet Larsen. On imagine la cacophonie d'un colloque qui leur serait consacré : la saturation de « moi, je » en ferait un amusant gueuloir analytique.